

PRÉFACE

Dans son essai intitulé *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, paru en 2014, Jacques Le Goff défendait la thèse selon laquelle la Renaissance ne représenterait pas une période particulière, mais qu'elle constituerait la dernière renaissance d'un long Moyen Âge qui prendrait fin au milieu du XVIII^e siècle¹. Que l'on adhère ou non à sa démonstration, le grand médiéviste eut toutefois le mérite de s'interroger sur la pertinence du concept de périodisation de l'histoire ainsi que, plus spécifiquement, sur celle du chrononyme Renaissance. Il s'agit d'un débat particulièrement vivace, notamment en France, comme en témoignent par exemple les interrogations d'un Patrick Boucheron sur la durée d'un « petit long Moyen Âge » débutant aux XII^e-XIII^e siècles pour se terminer au XVI^e siècle ou encore la très documentée *Défense et illustration de la Renaissance* de Jean-Marie Le Gall qui propose « de loger la polycentrique Renaissance européenne dans un arc chronologique s'étalant entre le milieu du XV^e siècle et les années 1630 »². Nombre de ces débats s'articulent autour du rejet d'une historiographie négativiste qui faisait vivre une période, la Renaissance, par la négation de l'autre, le Moyen Âge.

Loin ici l'idée de s'engouffrer dans ces controverses ou de se plonger dans une étude des traces de la permanence ou des intermittences de la culture médiévale aux débuts de l'époque moderne³. La thématique retenue au cœur de ce volume *Lost in Renaissance* souhaite plutôt explorer cette période en renversant le paradigme qui la définit. En effet, si la communauté scientifique s'accorde pour caractériser la Renaissance comme le temps de la redécouverte et de la résurrection de l'Antiquité, nous avons

1. Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, 2014.

2. Patrick Boucheron, *Ce que peut l'histoire*, Paris, Fayard et Collège de France, 2016, p. 45 ; Jean-Marie Le Gall, *Défense et illustration de la Renaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018 (citation p. 363). Il convient également de pointer le projet récent « Renaissance. Mots et usages d'une catégorie historiographique », porté par Véronique Ferrer et Jean-Louis Fournel (<<https://www.renaissances-upl.com/#projet>> ; dernière consultation le 3 avril 2022).

3. Peter Burke, *La Renaissance européenne*, Paris, Seuil, 2000, p. 282-283.

voulu privilégier une approche par le prisme de la disparition. Il ne s'agit aucunement de dresser une liste des différents points de ruptures avec les temps précédents, mais plutôt de se concentrer sur les pertes, voire les mutations, subies par le patrimoine intellectuel, littéraire, artistique et matériel en Europe au cours des ^{xv}^e-^{xvii}^e siècles à la suite des grands bouleversements religieux, politiques, culturels et techniques qui secouèrent ce territoire. L'angle d'attaque retenu est celui du livre, envisagé dans sa matérialité ou pour son contenu comme témoin, victime ou vecteur des bouleversements de son écosystème à la Renaissance. Le choix de se pencher sur le livre n'est pas anodin puisque, comme le rappelle Paul Oskar Kristeller dans son article qui a fait date sur la diffusion de l'Humanisme hors d'Italie, « the most important channel of diffusion [of Humanism] were books, that is, both manuscript books and printed edition »⁴.

Bien qu'adulé par les humanistes ou les grands bibliophiles, tant pour sa forme et que pour son contenu, le livre – il faut le reconnaître – fut maltraité à cette époque. Censures et querelles religieuses viennent immédiatement à l'esprit. Citons pour mémoire, l'autodafé du 12 juillet 1562, ordonné par Diego de Landa, qui détruisit l'ensemble des documents en écriture maya. Seuls trois ou quatre codex parvinrent à réchapper du bûcher sacrificiel, survivants scribeaux de ce génocide patrimonial⁵. Le « bûcher des vanités » (*Falò delle vanità*) organisé à Florence par le dominicain Savonarole le 7 février 1497 reste de sinistre mémoire. À cette occasion, partirent en fumée quantité d'ouvrages jugés immoraux, comme des écrits de Boccace ou de Pétrarque, ainsi que quelques chefs-d'œuvre de la peinture italienne, dont des toiles du grand Botticelli jetées dans les flammes par le peintre lui-même. Les protestants ne furent pas en reste. Ainsi, dans les anciens Pays-Bas, la furie iconoclaste de l'été 1566 fut accompagnée d'épisodes biblioclastes, comme à Gand où la bibliothèque du couvent des dominicains fut presque entièrement détruite⁶. La religion n'est pas la seule responsable de la perte de livres. Le feu fut l'un des principaux ennemis des bibliothèques. Combien de

4. Paul Oskar Kristeller, « The European Diffusion of Italian Humanism », *Italica*, t. II, 1962, p. 17.

5. Lucien X. Polastron, *Livres en feu*, 2^e éd., Paris, Denoël, 2009, p. 174-183 ; César Manrique Figueroa, « Les conquistadores et le patrimoine précolombien d'Amérique latine », *Ravages. L'art et la culture en temps de conflit*, dir. par J. Tollebeek et E. van Assche, Bruxelles, Fonds Mercator, 2014, p. 215-218.

6. *Mémoire d'un patricien gantois du xv^e siècle. Troubles religieux en Flandre et dans les Pays-Bas au xv^e siècle. Journal autographe de Marc van Vaernewijck*, t. 1, éd. par Henri van Duyse, Gand, N. Heins, 1905, p. 105-106.

collections livresques périrent dans les flammes, à l'instar de celle de Pic de La Mirandole qui disparut dans l'incendie du couvent Sant'Antonio di Castello à Venise en 1687⁷ ? Épisode moins connu, celui de la bibliothèque communale d'Anvers, fondée en 1481, qui fut totalement réduite en cendres lors de la destruction de l'hôtel de ville au cours de la funeste Furie espagnole de novembre 1576⁸.

Au-delà de la destruction physique pure et simple, cette période fut également marquée par de grands bouleversements pour l'économie du livre qui eurent des conséquences tant sur le court que sur le long terme. Le passage de l'ère manuscrite à l'ère typographique est certainement la plus marquante et est considérée depuis longtemps comme un point de bascule historiographique ; même si les contemporains prirent du temps à en prendre conscience. Cette problématique est évoquée par Benito Rial Costas dans sa contribution, où il revient notamment sur les concepts de progrès technologiques et de leurs impacts sociétaux afin d'affiner notre perception de la disparition du modèle dominant manuscrit. Dans le même ordre d'idée, Shanti Graheli explore le marché du livre et, plus spécifiquement, le renouvellement nécessaire de stratégies commerciales face à l'arrivée de l'imprimerie. Selon elle, la massification de l'offre livresque imposa aux imprimeurs une nécessaire perte de proximité avec leur clientèle et une anonymisation de leur production, clés obligatoires pour le succès de toute entreprise éditoriale. Frédéric Barbier propose, lui, de revenir sur la critique des contemporains envers l'imprimerie et d'en détailler toute sa généalogie, passant d'une hagiographie parfois béate aux attaques contre une industrie jugée trop cupide. L'évocation de la publication d'œuvres médiévales au début du xvi^e siècle en France permet à Tania Van Hemeleryck de dégager l'émergence d'un nouveau paradigme dans la production de la littérature et de sa consommation. Ainsi, la révision ou la correction de textes médiévaux permit à ce patrimoine littéraire ancien de perdre son statut pour glisser vers un nouveau modèle culturel et linguistique défendu notamment par François I^{er}. Dans les anciens Pays-Bas, les imprimeurs locaux virent aussi tout le potentiel économique que représentait la littérature vernaculaire. Cependant, ils durent se heurter aux réticences des rhétoriciens (*rederijkers*), comme le

7. Pearl Kirbe, *The Library of Pico della Mirandola*, New York, Columbia University Press, 1936.

8. Steven van Impe, « *Een schoone librarije oft bibliotheque. De Officina Plantiniana en de Antwerpse stadsbibliotheek in de zeventiende eeuw* », *De Boekenwereld*, t. XXXVI, 2020, p. 24-31.

détaille Hubert Meeus ; ces derniers ne souhaitant pas que leurs textes, destinés à être montés en public, passent sous presses et perdent du coup toute leur essence. Avec le temps, chacun réalisa l'apport de l'un pour l'autre : performances théâtrales assurant la promotion des versions du texte imprimées et circulation de textes attirant du public dans les théâtres. L'émergence de l'imprimerie eut aussi pour conséquence de favoriser la diffusion des thèses luthériennes. La réponse des autorités catholiques fut rapide et sanglante. Le chapitre de Renaud Adam y est consacré, non seulement sous l'angle juridique, mais aussi sur la mise en scène de cette répression, des premiers bûchers à l'apparition des premiers index, sous le règne de Charles Quint dans ses possessions de *par-deçà*. Enfin, le volume se clôt avec des réflexions de Chiara Lastrialoi sur la problématique de la recherche dans des fonds patrimoniaux en quête de bibliothèques privées, parvenue jusqu'à nous de manière fragmentaire, voire plus que parcellaire, avec une focale placée sur la survivance du livre renaissant italien.

Les études recueillies à l'intérieur de cet ouvrage sont le fruit de recherches présentées par leurs auteurs lors d'un colloque organisé au Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours les 20 et 21 septembre 2018, avec le soutien de Le STUDIUM Institute for Advanced Studies basé à Orléans.

Renaud ADAM
Arenberg Auctions, Bruxelles